

DU GRAND *art*

Dans *Mariénbad électrique*, Enrique Vila-Matas distille son intelligence coutumière. Bien aidé en cela, il est vrai, par son sujet : la plasticienne Dominique Gonzalez-Foerster. **PAR DAMIEN AUBEL**

Parce que c'était lui, parce que c'était elle. Entre Enrique Vila-Matas, érudit espiègle et expérimentateur invétéré, et Dominique Gonzalez-Foerster, plasticienne et cinéaste, il ya tout le spectre de l'amitié. L'admiration (« *J'adore le charme d'un certain nombre de livres – rares, aimables, stimulants – dans lesquels un artiste explique pourquoi il admire un autre artiste.* »). La fertilisation croisée des démarches, ces conversations sur les banquettes du Bonaparte, à Saint-Germain-des-Prés, qui tracent un « circuit d'information » et alimentent un échange créateur réciproque. Mais aussi la perplexité : Vila-Matas endosse le costume du bon docteur Watson, et son *Mariénbad électrique* se lit comme le journal d'une enquête, chaque chapitre nouant des pistes et des suggestions. Qui finissent par tisser un portrait double, autant celui de Dominique Gonzalez-Foerster que de Vila-Matas. Avec en ligne de mire de ce petit livre rien moins que la grande question de l'art – sa nature, ses enjeux...

Au fil de *Mariénbad électrique*, dans ces pages rythmées par des photos, on voit défiler les concepts fondateurs (la « tropicalisation », cette façon d'introduire la jungle dans des espaces variés) et les installations de DGF. Celle du palais de cristal à Madrid, baptisée « Splendide-Hôtel » : « *Dix portemanteaux, trente et un fauteuils à bascule Thonet, trente et un livres reliés et attachés aux fauteuils, une chambre inaccessible, transparente et construite selon le langage architectural du palais, c'est-à-dire en dialogue intelligent avec lui, en conversation ouverte avec l'espace.* » Ou encore *TH.2058*, l'exposition de 2008 à Londres. Et, bien sûr, la grande rétrospective que lui consacre Beaubourg, ouverte ce 22 septembre, et sur laquelle notre Vila-Matas-Watson tente de la cuisiner. Tout cela est entrelacé dans un appareil de références – toujours précises, mais amenées avec une liberté joueuse, faussement dilettante, toujours stimulante. Robert Walser, Octavio Paz, Sterne, Resnais et son *Année dernière à Mariénbad* dont le scénario de Robbe-Grillet est « le plus génialement incompréhensible de toute l'histoire du cinéma » et tant d'autres, qui sont les briques – toujours délibérément placées un peu de travers – de ce *Mariénbad électrique*. La métaphore architecturale s'impose ici, tant le livre ressemble à une de ces chambres qu'affectionne DGF, ou à

ces espaces, tel le musée d'Art contemporain de Castille-León, qu'elle transforme, réinvente : des lieux ouverts à tous les possibles.

Car, pour elle comme pour Vila-Matas, l'artiste est d'abord l'homme (ou la femme) du possible. Celui qui file des chaînes d'associations entre des objets, des endroits ou des événements disparates, leur ouvrant ainsi la possibilité de résonances inédites. Celui qui abat la cloison des genres et des catégories esthétiques, et fraye ainsi de nouvelles perspectives : « *Je suis donc un cinéaste secret et DGF une romancière très active.* » Celui qui sait ouvrir le moi, lui insuffler de nouvelles manières d'exister – et qui prendrait pour mot d'ordre la fameuse phrase de Rimbaud : « *Je est un autre.* » Éloge de l'ambiguïté, du brouillage des identités. Ce qui pourrait être, là encore, une définition de l'amitié...

Exposition Dominique Gonzalez-Foerster au Centre Pompidou Paris du 23 septembre 2015 au 1^{er} février 2016. En novembre chez Christian Bourgois *La Modestie* d'Enrique Vila-Matas.

MARIENBAD ÉLECTRIQUE
traduit de l'espagnol
par André Gabastou
Christian Bourgois
128 p., 15 €

